

mis dans une faille, il encourut une disgrâce qui peut-être le sauva des conséquences judiciaires de sa participation à des spéculations fort suspectes. Il fut alors envoyé à Hambourg comme chargé d'affaires, et y demeura jusqu'en 1813, chargé de différentes missions, dans l'accomplissement desquelles il commit encore de nombreuses exactions. Lors de la chute de Napoléon, il était sans emploi; il occupa un moment la direction des postes et la préfecture de police à la première Restauration, suivit Louis XVIII à Gand, et fut, au retour du roi, nommé ministre d'Etat, puis député de l'Yonne. L'impression que lui causa la révolution de Juillet le frappa d'aliénation mentale. Il mourut dans cet état dans une maison de santé. En 1829, il avait publié des *Mémoires* (10 vol. in-8°) qui ont eu plusieurs éditions et qui furent lus avec avidité. Il y ménagea peu Napoléon. Cet ouvrage a donné lieu à de nombreuses réclamations; cependant il offre, dans diverses parties, un intérêt réel, et l'on y trouve beaucoup de détails vrais et curieux qu'on chercherait vainement ailleurs. Les inexactitudes qu'il contient ont été rectifiées (par le comte d'Aure) dans l'ouvrage intitulé : *Bourrienne et ses erreurs volontaires et involontaires* (Paris, 1830).

BOURRIER s. m. (bou-rié — rad. bourre). Dans la Touraine, brin de paille, fétu : *Le BOURRIER est le brin de paille décoloré, baveux, roulé dans les ruisseaux, chassé par la tempête, tordu par les pieds des passants.* (Balz.)

— Econ. rur. Mélange de paille et de blé battu.

— Fig. Chose légère, futile, sans consistance, sans valeur : *Mot qui ne suis qu'un BOURRIER... qui vole.* (Regnier.) « Vieux et inusité.

— Techn. Echarnures de cuir.

— On écrit aussi BOURIER.

BOURRIOL s. m. (bou-ri-ol). Galette grossière de farine de sarrasin, dont se nourrissent certains habitants de la campagne.

BOURRIQUE s. f. (bou-ri-ke). — Les linguistes sont partagés sur l'origine de ce mot, qui est restée jusqu'ici fort obscure. Commencées par constater que la plupart des langues néo-latines ont adopté ce mot en lui faisant subir de légères altérations phonétiques. Ainsi, à côté du français *bourrique*, nous trouvons dans le même sens le portugais *burrico*, l'espagnol et le napolitain *borrico*, le lombard *borich*; l'italien l'a plus profondément modifié en le transformant par contraction en *bricco*; rapprochez encore le provençal *burquieu*, qui désigne une écurie à ânes. Une des premières étymologies proposées est celle de M. Pihan, qui fait venir *bourrique* de l'arabe *borak*, nom de la monture fantastique qui, au dire des musulmans, transporta Mahomet au ciel lors de son ascension nocturne. De là, dit M. Pihan, vient probablement l'espagnol *borrica*, ânesse, dont les Français ont fait *bourrique*, qui désigne aussi la femelle de l'âne ou une mauvaise jument. Les Espagnols, ajoute-t-il, de qui nous tenons ce mot, ont eu des rapports si intimes avec les Arabes d'Afrique, que le nom de la jument de Mahomet n'a pas dû leur être étranger, et l'on peut en conclure que, par une allusion maligne à la miraculeuse monture du prophète, ils ont ainsi qualifié l'animal de l'espèce inférieure au cheval. Malheureusement les faits, envisagés de plus près et plus rigoureusement, s'élèvent contre cette ingénieuse étymologie. Le mot *bourrique* semble avoir, dans nos langues européennes, des antécédents antérieurs à l'influence des Arabes sur le monde chrétien. La basse latinité nous offre un mot, *buricus* ou *burricus*, qui correspond exactement, et pour la forme et pour le sens, au français *bourrique*. On lit dans d'anciens commentaires : *Mannus, equus brevior, quem vulgo brunicum vocant.* Dans Paulinus, on lit également : *Macro et vitore asellus burico sedentem.* Une circonstance remarquable, c'est que, dans cette dernière phrase, nous voyons déjà le mot *buricus* apparaître avec un sens péjoratif. On a proposé de faire dériver *buricus* du grec *purrikhos*, venant lui-même de *purros*, rouge, couleur de feu, roux. Certaines espèces d'ânes auraient reçu ce surnom à cause de leur couleur rouge, indice, paraît-il, d'un mauvais caractère, s'il faut en croire la sagesse des nations, qui dit : « Méchant comme un âne rouge. » L'équivalent *brunicus*, donné plus haut à *buricus*, confirmerait également cette étymologie, s'il contenait en effet, comme le pensent quelques auteurs, le radical *brun*. Dietz, dans son *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen*, est d'un autre avis; il pense que l'âne a été appelé *bourrique* à cause de la nature de son poil, qui ressemble à de l'étoffe, à de la bourre, et aurait primitivement reçu le nom ou plutôt le sobriquet de *burro*. Il fait remarquer à ce propos que, dans le patois du Berry, *bourru* a le sens de velu. M. Delâtre est de l'avis de Dietz; comme lui, il rattache *bourrique* à la même famille étymologique que *bourre*. Que le nom du poil, dit-il, serve à dénommer l'animal qui le porte, c'est chose très-commune dans les langues néo-latines; en espagnol, *borra* signifie : 1° *bourre*, et 2° *brebis* d'un an. Le mot *bourre* est la clef d'une série étymologique très-importante que l'on trouvera énumérée sous ce titre. Nous nous bornerons ici à faire

remarquer que le mot *bourru*, que quelques étymologistes voudraient à tort faire dériver de *bourrique*, s'explique très-naturellement par le radical *bourre*; *bourru*, c'est littéralement — et nous avons vu plus haut que le berrichon a encore conservé cette acception — un homme hérissé au moral, comme l'âne est hérissé et ébouriffé au physique. Nous rappellerons à ce propos la singulière analogie que nous offre l'énergique et pittoresque expression d'atelier : *être crin*. Anesse; méchant petit âne : *Une BOURRIQUE chargée. Un paysan monté sur sa BOURRIQUE.*

Eh quoi! charger ainsi cette pauvre *bourrique*! LA FONTAINE.

« Se disait des petits chevaux employés aux mêmes usages que les ânes, comme à porter des fardeaux de la campagne à la ville. » Ce sens a vieilli.

— Fam. Personne très-ignorante : *Il fait le savant et n'est qu'une BOURRIQUE. Vous parlez comme une BOURRIQUE. Quelle BOURRIQUE!*

— Loc. Fam. Faire tourner en *bourrique*, Abrutir, à force de taquineries et de petites méchancetés : *Ce gendarme de Cabron le fera, bien sûr, tourner en BOURRIQUE.* (E. Sue.) « Soit comme la *bourrique* à Robespierre, Complètement ivre.

— Techn. Sorte de civière dont les maçons se servent pour élever les matériaux. « Espèce de chevalet sur lequel les couvreurs déposent l'ardoise, lorsqu'ils travaillent sur un toit. » On dit aussi BOURRIQUET dans ces deux sens.

— Syn. Bourrique, âne, baudet. V. BAUDET.

BOURRIQUET s. m. (bou-ri-ké — rad. bourrique). Anon ou âne de petite taille : *Il était monté sur un BOURRIQUET. Dans la province d'Oran, les Espagnols ont pour principale industrie la vente du sable, qu'ils vont chercher avec des BOURRIQUETS, sur les bords de la mer.*

Mets tes ballots sur le haquet, Puis attelle le bourriquet. LA FONTAINE.

— Techn. Civière qui sert aux maçons pour enlever des moellons ou du mortier, au moyen d'une grue. « Tourniquet à l'aide duquel on hisse les fardeaux du fond d'une mine à l'orifice du puits. » Chevalet pour poser l'ardoise, quand on travaille sur un toit. « Banc qui soutient les branches des cisailles du ferblantier. » Outil de brodeur.

BOURRIQUIER s. m. (bou-ri-kié — rad. bourrique). Conducteur d'ânes : *La came à sucre croit vigoureusement en Syrie; les BOURRIQUIERS et les muletiers la transportent à Damas de Saidah et de Tripoli.* (Journ. des Déb.) « Peu usité.

BOURRIER v. n. (bou-rié — bas lat. *burrire*, crier, en parlant d'une bête). Chass. Se dit du bruit particulier que produit la perdrix en prenant son vol : *Je l'ai entendue BOURRIER.*

BOURRIET (Marc-Théodore), naturaliste et orographe suisse, né à Genève en 1785, mort en 1815. Il s'occupa d'abord de la peinture en émail; puis, ayant eu l'occasion de visiter les parties les plus curieuses des Alpes, il en reproduisit les principaux sites en se servant d'un lavis qui faisait bien ressortir les effets de lumière sur les glaciers et sur les rochers. En 1774, il publia sa *Description des glaciers de Savoie*, dont le roi de Sardaigne accepta la dédicace. Il vint à Paris en 1781, offrit à Louis XVI sa *Description des Alpes Pennines et Rhéennes*, et ce prince l'en récompensa par une pension sur sa cassette. On lui doit encore : *Itinéraire de Genève à Chamouny* (1791); *Description des aspects du mont Blanc* (1776); *Description des cols et passages des Alpes, etc.* (1803); *Description des glaciers, glaciers, etc., du duché de Savoie* (1773); *Observations faites sur les Pyrénées* (1789), etc.

BOURROICHE s. f. (bou-roi-che). Pêch. Engin de pêche en forme de panier.

BOURROIR s. m. (bou-roir — rad. bourrer). Pilon pour bourrer. « Tige de bois ou de métal avec laquelle on tasse la charge d'un trou de mine : *L'emploi des BOURROIRS en fer, en fonte ou en acier ne doit pas être toléré sur un chantier, la poudre pouvant s'enflammer par les chocs du BOURROIR contre les roches siliceuses dans lesquelles les trous de mine ont été pratiqués.*

BOURRON s. m. (bou-ron — rad. bourre). Comm. Laine en bourre ou en paquets. « Dans le Lyonnais, petit âne qui tette encore sa mère, à cause de la bourre dont son corps est couvert. » Dans quelques provinces de la France, se dit souvent d'une cabane, et aussi d'un simple cabaret de campagne.

BOURROULEMENT s. m. (bou-rou-le-man). Espèce de gargarisme : *J'éprouvai tout à coup dans l'intérieur de l'estomac un BOURROULEMENT qui se peignait à ma pensée comme si des myriades de vampires lâchaient prise et se portaient en masse vers le pyllore, pour échapper au médicament ingéré.* (Raspail.) « Inus.

BOURRU, UE adj. (bou-ru — rad. bourre). Qui est d'une humeur brusque et chagrine : *Un homme BOURRU. Une femme BOURRU. Il était railleur et insolent dans la prospérité, et fort BOURRU dans la mauvaise fortune.* (Le Sage.) « Si Dieu m'a créé BOURRU, BOURRU je dois vivre et mourir. » (P.-L. Courier.) *Le plus BOURRU sacrifie aux Grâces une ou deux fois par semaine.* (Balz.) « Brusque et chagrin, en

parlant de l'humeur; inspiré par une humeur brusque et chagrine : *Caractère, esprit BOURRU. Il me divertit quelquefois avec ses brusqueries et son chagrin BOURRU.* (Mol.) *Quelle BOURRU que fut l'humeur de cet homme, elle ne tenait pas, elle cédait même parfois aux bouffonnes inspirations de ses amis.* (Mme d'Abrantes.) *Ces manières BOURRUES, chez un homme aussi prudent que lui, pénétrèrent de terreur la jeune comtesse.* (G. Sand.)

Moine bourru, Fantôme très-effrayant qu'on représentait vêtu de bourre ou de bure, comme un moine : *Et voilà ce que je ne puis souffrir, car il n'y a rien de plus vrai que le MOINE BOURRU, et je me ferais pendre pour celui-là.* (Mol.)

Moine bourru dont on se moque, A Paris l'effroi des enfants, Esprit bourbeux, je vous invoque.

« Par anal., Nom donné à un homme brusque, de mauvaise humeur : *Cet homme-là est un MOINE BOURRU, un vrai MOINE BOURRU.*

— Econ. agric. Vin *bourru*. Vin blanc nouveau qui n'a point fermenté et qui se conserve doux dans le tonneau pendant quelque temps : *On s'assemblait chez cet aubergiste pour manger des marrons et boire du vin blanc nouveau qu'on appelle VIN BOURRU.* (Brill.-Sav.)

— Grav. *Hachure bourru*, Hachure dont les traits sont sans netteté.

— Techn. Fil *bourru*, Fil inégal, qui a des bourres, des parties renflées.

— Substantif. Personne brusque et chagrine : *Un BOURRU. Votre père est un BOURRU fêffé.*

D'un bon et franc *bourru* qui dit la vérité Me plait mille fois mieux que les douceurs polies D'un tas de complaisants qui flattent nos folies. J.-B. ROUSSEAU.

— Techn. Moëllon dont on n'a enlevé que le bousin.

— Antonymes. Affable, débonnaire, doux, liant, patelin.

Bourru bienfaisant (LE), comédie en trois actes et en prose, de Goldoni, représentée à la cour le 5 novembre 1771, et reprise sur le Théâtre-Français. Avec un excellent cœur, Géronte est brusque, impatient, et intimide tous ceux qui l'approchent. Son ami, le flegmatique Dorval, a seul quelque ascendant sur lui. Dalancour, neveu de Géronte, dont les affaires sont très-dérangées par suite de complaisances aveugles pour les fantaisies de sa femme, engage cet ami à solliciter en sa faveur les secours de son oncle. Géronte ne veut pas entendre parler de son neveu, dont il blâme la lâche indulgence; il aime mieux enrichir sa nièce Angélique, propre sœur de Dalancour. Angélique survient, il l'interroge, la brusque et l'effraye; elle lui avoue que le mariage lui serait plus agréable que le couvent; mais elle n'ose dire que Valère est maître de son cœur, et déclare au contraire qu'elle n'a fait encore aucun choix. Géronte se berce d'un fol espoir, et déjà il se propose d'unir la jeune personne à son ami Dorval; celui-ci objecte son âge : « Comptez-vous pour rien la disproportion de seize ans à quarante-cinq? — Point du tout, lui répond le bonhomme; vous êtes encore jeune, et je connais Angélique; ce n'est pas une tête éventée. » Pressé par Géronte, Dorval accepte, mais à la condition expressée qu'Angélique donnera son consentement. Géronte ne suppose même pas que sa nièce puisse refuser une pareille union; aussi court-il faire dresser secrètement le contrat de mariage. A son retour, il trouve Dorval en conversation avec la jeune fille; il croit que tout est convenu entre eux, il triomphe, il les félicite; mais Angélique vient de faire l'aveu de son inclination pour Valère à l'excellent Dorval, qui veut parler pour elle contre lui-même. L'oncle n'écoute rien et raconte ce qu'il vient de faire : « J'ai été chez mon notaire; j'ai tout arrangé; il a fait la minute devant moi, il l'apportera tantôt, et nous signerons. » Dorval veut l'interrompre; Angélique balbutie quelques paroles. Alors notre bourru de s'écrier : « Je voudrais bien voir qu'elle trouvât quelque chose à redire sur ce que je fais, sur ce que j'ordonne et sur ce que je veux. Ce que je veux, ce que j'ordonne et ce que je fais, je le fais, je le veux et je l'ordonne pour ton bien; entends-tu? » Cependant Dorval parvient à lui faire entendre qu'il ne peut être l'époux d'Angélique, et sort. A cette déclaration, Géronte devient furieux; Angélique s'est prudemment esquivée; seul, il se livre à sa mauvaise humeur; appelle Picard, Murton, Lapierre, Courtois, tous ses valets... Picard paraît, il le maltraite, le fait tomber, maudit sa brusquerie et finit par lui donner de l'argent afin qu'il aille chercher les soins que réclame l'état dans lequel il l'a mis. Dalancour arrive, il se jette aux pieds de son oncle, qui le rebute d'abord, s'attendrit bientôt, lui accorde sa demande, ce qui revient à dire qu'il payera ses dettes, mais refuse de voir sa femme... une femme vaine, coquette, présumptueuse... Mme Dalancour paraît au même moment. Géronte s'irrite; elle s'évanouit; il est le premier à la secourir, et finit, inquiet, ému, touché, par la retenir chez lui avec son mari. Devenu sérieux et, cette fois, sans emportement, il les prend l'un et l'autre par la main et leur dit d'une voix attendrie : « Ecoutez, mes épargnes n'étaient pas pour moi; vous les auriez trouvées un jour; vous les mangez aujourd'hui, la source en est tarie; »

prenez-y garde : si la reconnaissance ne vous touche pas, que l'honneur vous y engage. » Enfin s'approchant en tremblant Angélique et Valère, puis Dorval. Géronte apprend l'amour de sa nièce. Fort en colère de ce qu'elle n'ait pas été plus ouverte avec son oncle, il rejette l'union préparée en dehors de lui; mais les prières de Dorval, de son neveu, de sa nièce, le font céder. « Maudit soit mon chien de caractère! se dit-il à lui-même, je ne puis pas garder ma colère comme je le voudrais; je me souffletterais volontiers. » Il cède, répétons-nous, et cela d'autant plus facilement qu'on lui apprend que Valère a voulu consacrer sa fortune à réparer les malheurs de son ami Dalancour.

Cette pièce, qui est restée au théâtre, et qui valut à son auteur le surnom de *Molière de l'Italie*, est dédiée à Mme Marie-Adélaïde de France, fille de Louis XV. Elle mériterait à plus d'un titre le succès durable qui lui était réservé. L'auteur était un étranger; de plus, il avait alors soixante-deux ans. La flexibilité du Vénitien se prête à notre langage, à notre goût et à nos mœurs. Le *Bourru bienfaisant* produit plus d'effet à la représentation qu'à la lecture. Plein d'excellentes idées, Goldoni les rend ordinairement d'une manière un peu vague. Il n'a, malgré son talent, ni la légèreté ni le mordant de la plaisanterie française. Dans les morceaux sérieux, dont quelques-uns sont rendus avec force et originalité, il est plus heureux. Sa comédie est quelquefois attendrissante; mais les larmes qu'elle fait couler ne sont point arrachées, comme dans les drames, par des situations pénibles et exagérées. Tout est naturel et vrai. La sensibilité et la gaieté y marchent doucement côte à côte, ce qui explique les fréquentes reprises qu'obtint ce chef-d'œuvre d'un auteur du second ordre.

Goldoni lui-même en a donné une traduction à ses compatriotes. *Il Burbero benefico* nous est revenu avec sa parure étrangère le 31 mai 1855, et ceux de nos contemporains qui avaient applaudi, rue de Richelieu, le classique bourru, ont pu applaudir, à la salle Ventadour, le non moins classique *burbero*, interprété par l'acteur italien Gattinelli, avec une vérité remarquable. Ce type du bourru bienfaisant qui, si l'on en croit le comédien Fleury, dans ses *Mémoires*, aurait été inspiré à Goldoni par le caractère de son compatriote Carlin, le fameux arlequin de la comédie italienne, ce type, disons-nous, est parfaitement développé dans la pièce qui nous occupe. Il est resté célèbre et a pris place parmi les héros de comédie dont la saisissante physionomie se mêle journellement à nos conversations. Un homme est peint d'un trait lorsqu'on a dit de lui : « C'est un bourru bienfaisant. » Quel plus bel éloge peut-on faire d'un ouvrage? et n'est-ce pas une grande victoire pour un poète que d'ajouter un mot expressif et durable au vocabulaire? Quelques lignes encore avant de terminer. En 1793, le *Bourru bienfaisant* se jouait aux Français; mais, comme le *Misanthrope* et bien d'autres pièces, il se jouait avec les modifications que des patriotes, entraînés par leur zèle exagéré, avaient jugé à propos de faire subir à plusieurs chefs-d'œuvre dramatiques; si bien que dans la partie d'échecs que le bonhomme Géronte, resté seul, dispose à la scène 1^{re} du premier acte, l'acteur chargé de ce rôle ne disait plus : *Echec au roi!* mais : *Echec au tyran!* satisfaction puérile réclamée par le parterre d'alors et qui trouve son explication dans les passions politiques. — Acteurs qui ont créé le *Bourru bienfaisant* : Fréville, Géronte; Molé, Dalancour; Bellecour, Dorval; Monvel, Valère; Mme Fréville, Mme Dalancour; Mlle Doligny, Angélique; Mme Bellecour, Marton.

On a souvent imité le *Bourru bienfaisant* au théâtre et dans le roman. Figault-Lebrun, dans *Monsieur Botte*, s'est servi de ce caractère. Répondant d'avance au lecteur malévolé qui pourrait lui reprocher d'avoir volé Goldoni, il dit avec raison, en manière de post-face : « Je n'ai volé personne. On ne crée pas des caractères. Il faut les prendre dans la nature, parce que hors la nature il n'y a rien. C'est là qu'a puisé Goldoni, et moi aussi. Il a fait son bourru, et moi le mien. Il l'a habillé à sa manière; j'ai costumé celui-ci le moins mal qu'il m'a été possible, et je ne suis pas plus copiste qu'un sculpteur qui fait un homme, lorsque cent autres en ont fait. » Ajoutons que *Monsieur Botte* est aujourd'hui à peu près oublié, tandis que le *Bourru bienfaisant* conserve son rang à notre répertoire dramatique. Il le conservera longtemps encore.

BOURRU (Edme-Claude), médecin français, né à Paris en 1737, mort en 1823. Il fut le dernier doyen de l'ancienne faculté de médecine, supprimée en 1793, fit partie de l'Académie de médecine lorsqu'elle fut rétablie en 1804, et fut nommé membre honoraire de l'Académie royale en 1821. Ses principaux ouvrages sont : *Observations et recherches médicales*, traduites de l'anglais; *l'Art de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes* (1770); *Recherches sur les remèdes capables de dissoudre la pierre et la gravelle* (1775); *Eloge funèbre de Guillotin* (1814).

BOURSAINT (Pierre-Louis), administrateur français, né à Saint-Malo en 1791, mort en 1833. Il entra dans la marine comme novice timonier, fut nommé en 1808 commissaire de l'escadre que commandait l'amiral Ganteaume dans la Méditerranée, devint ensuite chef du